

SOMMAIRE

3 Les Koechlin et l'automobile (suite)

La course Paris – Bordeaux - Paris (1895)

5 Une voiture Koechlin (1910 - 1914)

7 La lignée des Koechlin chimistes, par Philippe Brandt (suite) : Camille Koechlin.

9 Chronique littéraire de Dorothee Koechlin – Schwartz :

Les Koechlin écrivent aussi : Alphonse Koechlin

10 Les Koechlin de l'Atome - Interview de Jean-Claude Koechlin

13 Maurice Koechlin en audiovisuel !

14 La prononciation de notre nom (suite)

15 Un répertoire des rues Koechlin (suite)

16 Encore un Koechlin inconnu

Merci

Généalogie 1914-75 : Modification du numérotage de la XV^e génération.

LES KOECHLIN ET L'AUTOMOBILE (suite)
La course Paris – Bordeaux - Paris (1895)

Quelques extraits du récit de cette course (J.M. LELIEVRE et J.R. DUBIN - Conquête de la vitesse)

11 juin 1895 - Les voitures se rassemblent près de l'Arc de Triomphe - 47 concurrents inscrits, dont 23 présents au départ... le Tout Paris est présent.

Les concurrents devaient s'acheminer à 10 h vers Versailles, où le départ réel serait donné. On avertit les concurrents un quart d'heure à l'avance : ce délai n'était pas superflu pour faire monter la pression dans les chaudières des voitures à vapeur. Ajoutons que les voitures à pétrole présentes - excepté les Benz - avaient toutes des allumages par brûleurs, qui ne permettaient pas non plus une mise en marche instantanée. Il fallait d'abord, avec une bouteille d'alcool, remplir les coupelles disposées au-dessous des brûleurs, puis mettre le feu à cet alcool. Les tubes de platine une fois rougis (un joli "rouge cerise" était recommandé), on pouvait empoigner la manivelle et, à grand effort musculaire, tenter de persuader le moteur qu'il était de son devoir de partir.

Le Bois de Boulogne était prohibé, parce que réservé pour l'arrivée...

Nous apercevons dans la côte de Suresnes, une voiture qui a beaucoup de mal à se mettre en route. C'est le numéro 16, aux fils de Peugeot frères, pilotée par Koechlin (1)...

(1) Rappelons qu'il s'agit de Paul Koechlin (525-2 ou 966).

Voir Bulletin N°4, page 12.

Photo :

9. Paris - Bordeaux - Paris 1895 Break Peugeot 4 places

Le marquis de Chasseloup-Laubat, assisté de M. Berger, est à son poste. Il donne le signal et à 12 h, 1 minute, 30 secondes, la voiture 15, une Peugeot, s'élance la première.

Une clameur... Ils arrivent... Les voilà ! Sept minutes après sa camarade d'écurie, la Peugeot 16, pilotée par Koechlin, remporte la palme et le prix de 31 500 F.

L'un des passagers du phaéton n° 16 a donné - bien après la course - la relation suivante de la fin du parcours :

"Toutes les minutes, on demande aux spectateurs : "A combien sont-ils ?" Toujours la même réponse "Allez-y, à un quart d'heure !" M. Koechlin (1) s'énerve affreusement. Il est affolé ! ... Aux fortes côtes, nous descendons pour alléger la voiture et nous courons derrière, à perdre haleine... Nous voici à Etampes ; à l'entrée de la ville, une personne nous jette un sac de glace pour refroidir les cylindres..."

"Nous allons avoir à passer deux grandes descentes en lacets. En voici une : pas d'hésitation, on l'aborde à 40. C'est effrayant..."

"Est-ce une vraie victoire ? et ce délestage ? L'article 11 du Règlement précisait nettement : "Les véhicules devront toujours porter le nombre de voyageurs prévus dans leur engagement." Cet équipage ne fut peut-être pas le seul à pratiquer cette entorse au règlement ! ..."

Le livre "La Conquête de la Vitesse", dont sont tirés les extraits qui précèdent, donne également des indications sur des épreuves automobiles ultérieures, où ont figuré des voitures pilotées par un Koechlin :

1898 - Paris - Amsterdam - Paris : N° 30 Koechlin sur Peugeot 8 HP 800 kg. La Peugeot de Koechlin tomba à l'eau près de [Maestricht \(ne serait-ce pas Maastricht\)](#), après avoir dérapé violemment et franchi le talus qui était en bordure du canal. Secourus par des spectateurs, Koechlin et son mécanicien purent regagner la berge. On les emmena dans une maison voisine pour les réconforter et on leur procura des vêtements secs. Ceux de Koechlin étaient beaucoup trop petits et il obtint un joli succès lorsqu'il rallia le train spécial avec un pantalon qui lui venait à la mi-jambe.

1900 (26 mars) - Nice - Marseille (202 km) : 8^e Koechlin sur Peugeot 18 HP. 3heures, 59 minutes et 35 secondes. Moyenne : 50,68 km/ heure. Il ne s'agit plus ici de Paul, mais de son frère aîné Isaac Koechlin (786), qui était effectivement très grand.

UNE VOITURE KOECHLIN (1910 - 1914)

Grâce à une série de documents, obligeamment fournis par Hubert Koechlin (375-6) et son fils Georges (2019) - complétés par quelques explications - nous sommes en mesure de fournir des détails sur la voiture Koechlin, construite avant la guerre de 1914 par Alfred et son frère Hubert, et déjà mentionnée dans le Bulletin N° 4.

Le moteur conçu par Alfred était très original, puisqu'il était à 2 temps et sans soupapes, et la presse technique de l'époque (aussi bien française qu'étrangère) s'y était beaucoup intéressée, donnant toutes les caractéristiques et vantant les performances, avec dessins à l'appui.

Pourquoi avoir choisi le cycle à 2 temps, alors que tous les autres constructeurs avaient adopté, à l'époque, le cycle à 4 temps, resté depuis lors le seul utilisé (sauf pour les vélomoteurs et petites motos, qui ont des moteurs 2 temps) ?

Hubert nous dit que ce choix était dû : à un meilleur rendement (aux "bonnes allures") - à une accélération plus rapide - à une moindre consommation d'essence. A cylindrée égale, la puissance était d'au moins 25 % supérieure à celle des "4 temps", et grâce à une vitesse de rotation supérieure, on parvenait à une vitesse maximum de 140 km/h, ce qui était alors un record.

Quant au remplacement des soupapes par une chemise distributrice à lumières, il se justifiait par de plus grandes facilités d'usinage (les soupapes sont restées longtemps des organes fragiles). En outre le principal défaut des moteurs à 2 temps à soupapes était ainsi évité : une mauvaise séparation, à régime lent, du mélange essence + air et des gaz brûlés. Peugeot et Panhard avaient aussi, à l'époque, construit des moteurs sans soupapes (à 4 temps) et Panhard a conservé, par la suite, et pendant de longues années, ce mode de distribution.

Autre disposition ingénieuse : la compression du mélange air + essence par une pompe annulaire, mue par le piston voisin.

Alfred Koechlin visait surtout, à l'origine, la compétition et avait engagé sa voiture dans les principales courses officielles, où il la pilotait lui-même :

- juin 1911 : Grand Prix de Boulogne-sur-Mer (5^e place)
- septembre 1912 : Grand Prix de France au Mans, (abandon dès les premiers tours, par suite d'une avarie, bien qu'aux essais antérieurs - juillet 1912 - la voiture ait réalisé 140 km/h au "chrono").
- octobre 1912 : course de côte de Gaillon (7^e place)
- juin 1913 : Grand Prix de l'Auto (4 voitures inscrites, 2 seulement prêtes au départ ; 2^e et 8^e places).

Ces résultats fort honorables sont d'autant plus remarquables que "Koechlin frères" n'était qu'une petite entreprise familiale ne disposant pas de concours financiers autres que ceux de la famille et de quelques amis, et n'ayant, de ce fait, que des moyens très limités :

- un bureau d'études à Paris (avec annexe à Courbevoie)
- un atelier à Neuilly, où étaient fabriqués les moteurs et montés les châssis (avec des éléments provenant de fournisseurs extérieurs)
- un personnel peu nombreux, les deux frères mettant largement la "main à la pâte".

L'"Auto" signale que, pour le Grand Prix du Mans de septembre 1912, le montage et la mise au point de la voiture avaient été terminés au cours de la nuit précédant l'épreuve (d'où peut-être la rupture de la distribution entraînant l'abandon ?).

Les deux frères, passionnés de mécanique, étaient-ils découragés par la petite taille de leur entreprise et des résultats en compétition, inférieurs à leurs espoirs ? Nullement, ainsi qu'en témoigne une notice détaillée (presque un catalogue !) sur les "moteurs et automobiles Koechlin" pouvant être fabriqués en 1914 à la demande :

PHOTO
Type " SPORT COURT "

- 3 modèles (sport court, sport long, normal), équipés du même moteur 4 cylindres 85 x 132, d'une puissance de 15 chevaux, dont la notice fait valoir "le silence absolu et l'équilibrage parfait".

Il n'était donc plus question seulement de compétition, mais aussi de fabrication pour la vente. Trois voitures furent effectivement vendues (en Angleterre) et ce fut la guerre de 1914...

Les deux frères, mobilisés dès août 1914, furent versés, l'un et l'autre dans l'aviation et devinrent pilotes. Alfred, affecté longtemps à l'Armée d'Orient, avait été nommé début 1918 professeur de haute école aérienne à St-Cyr, où il fut tué accidentellement, par un de ses élèves. Hubert, resté sur le front occidental et affecté principalement à des réglages de tirs ou à des bombardements, fut chargé, épisodiquement, de missions délicates, telles que déposer et reprendre des agents derrière les lignes.

Démobilisé en 1919 et couvert de décorations, Hubert trouva l'atelier de Neuilly entièrement vidé de toutes ses machines et installations annexes ; seul le passif de l'entreprise subsistait. Pouvait-il, dans ces conditions, faire repartir l'affaire ? Seul ?

Et c'est ainsi que la guerre de 1914 a mis fin à cette véritable épopée de la "voiture Koechlin".

PHOTO
GRAND PRIX DE FRANCE 1912
Alfred Koechlin au volant de sa voiture

LA LIGNEE DES KOECHLIN CHIMISTES, par Philippe BRANDT (suite)

Camille KOECHLIN (1811 - 1890)

Camille Koechlin, le fils aîné de Daniel, fut, dans le domaine de la chimie le digne successeur de son père.

D'une intelligence vive et éveillée, doué d'un grand don d'observation, il se sentit très tôt attiré vers les sciences naturelles et particulièrement la chimie. Il suivit les cours de chimie de l'école de Mulhouse puis fut envoyé, avec son frère Gustave et son cousin Nicolas à Paris pour y parfaire leur instruction en 1827.

Leurs parents avaient loué pour eux, place de l'Ecole de Médecine, un appartement et une cuisinière, le ménage étant surveillé de loin par leur tante Mme Henri Favre (née Koechlin) et de près par un précepteur, chargé aussi de donner des leçons de français, d'histoire et de littérature. Un maître de danse, un maître d'escrime et des maîtres de musique venaient à domicile enseigner leur art tandis que l'Université pourvoyait aux cours de science naturelle (physique, chimie, botanique, minéralogie), et à l'enseignement des mathématiques. Des leçons d'anglais et d'allemand complétèrent ce programme très chargé.

Daniel Koechlin avait conservé à Paris dans le monde scientifique de nombreuses relations qui ouvrirent à son fils Camille dès son arrivée un milieu intellectuel propre à développer des aspirations qui le poussaient vers les sciences. En 1829, après deux années de laboratoire, Camille Koechlin prépare, avec Baruel, les cours de Thénard à la Sorbonne et suit les cours de chimie des professeurs Clément, Desormes et Gay Lussac. Occasionnellement il assiste dans d'autres disciplines à l'enseignement de maîtres éminents comme Cousin, Villemain et Guizot et trouve dans la discussion avec les enseignants et d'autres étudiants "l'occasion de satisfaire les élans qu'il ressent pour un idéal de justice et de liberté".

Mais il se lie aussi avec le chimiste François Raspail dont les idées philosophiques eurent une influence certaine sur son esprit. Peu à peu il deviendra ce qu'on appelait alors un esprit fort ou voltairien, malgré les conseils d'un père, pourtant vénéré, qui était inquiet d'une évolution qu'il n'approuvait pas car la famille était restée très croyante. En 1830, Camille Koechlin n'est plus seulement un libéral comme ses parents mais un homme de gauche enthousiasmé par la révolution de juillet.

C'est l'époque où Camille Koechlin a terminé ses études. Normalement, il devrait entrer dans l'affaire familiale et y seconder son père. Mais l'industrie mulhousienne subit une grave crise. Aussi préfère-t-il parfaire ses connaissances pratiques en voyageant.

En 1830, il entre dans l'industrie chez Thompson à Primerose en Angleterre, puis il revient en France et ne voulant rien devoir qu'à sa propre valeur, il s'associe à son cousin Camille Favre et à Bastard et ouvre, dans l'ancienne fabrique Witz et Blech à Cernay, près de Mulhouse, une manufacture de toiles peintes. Pour la financer, il avait demandé à son père une avance d'hoirie sur sa part d'héritage. Malheureusement, la gestion de l'entreprise ne fut pas à la hauteur des temps difficiles que l'on traversait et l'affaire dut être liquidée en 1837.

Camille Koechlin y perdit sa fortune. Il reprend donc son bâton de pèlerin et entre comme chimiste chez Monteith à Glasgow (1837). En 1840, nous le retrouverons chez Barbet à Jouy

en Josas près de Versailles puis en 1842 il est chimiste chez Schlumberger-Rouff au Houlme près de Rouen et en 1843 chez Deruque à Déville-les-Rouen.

Pendant cette période mouvementée, Camille Koechlin s'était marié. Ses parents avaient prévu pour lui une alliance brillante, mais les goûts simples de Camille Koechlin, ses idées et une certaine crainte du monde lui firent préférer une union avec une jeune fille de condition modeste, que son honnêteté d'ailleurs lui prescrivait, car elle l'avait déjà rendu père. Ce mariage, les circonstances dans lesquelles il avait eu lieu ainsi que la mésaventure de l'affaire de Cernay éloignait Camille Koechlin de sa ville natale.

Aussi se laissa-t-il tenter par l'aventure russe. En 1843, il entra - malgré les appréhensions de sa mère - comme directeur technique dans la fabrique d'indiennes Goloubetnikoff à Moscou. Les postes de responsabilité dans l'industrie textile russe étaient à l'époque très recherchés. Les contrats proposés étaient très avantageux et dépassaient de beaucoup ce que l'on pouvait espérer trouver en France. Aussi de nombreux chimistes mulhousiens firent-ils carrière en Russie où ils trouvaient des conditions de travail et des possibilités de développement exceptionnelles. C'est à Moscou que naquirent 6 des 10 enfants de Camille Koechlin. Cette période russe, qui devait durer neuf ans fut une période heureuse. Il ne tint d'ailleurs qu'à Camille Koechlin de terminer sa carrière en Russie comme associé de M. Goloubetnikoff. Mais il céda aux sollicitations de ses parents et de son frère Alfred, désireux de le voir rentrer. En 1852, il entre comme chimiste dans l'entreprise Steinbach-Koechlin à Mulhouse dont son frère Alfred est l'un des chefs. Il y restera pendant 20 ans.

En 1872, Alfred Koechlin meurt ; Georges Steinbach se retire ; l'usine abandonne l'impression pour se consacrer entièrement à la filature (ce sera par la suite Frey et Cie). Camille Koechlin entre enfin comme collaborateur technique, puis comme directeur, dans l'entreprise familiale Frères Koechlin où il terminera sa carrière, enlevé par une courte maladie de cœur en 1890, à l'âge de 79 ans.

Albert Scheurer, secrétaire du Comité de Chimie de la Société Industrielle dont Camille Koechlin était l'un des piliers, devait écrire : "Etudier la vie de Camille Koechlin reviendrait à faire l'histoire de l'impression depuis le premier tiers de notre siècle." Aussi, ne pouvons-nous ne donner ici qu'un aperçu forcément vague et incomplet des très nombreux travaux de cet éminent chimiste.

Il était surtout un applicateur. Apprendre pour appliquer était sa devise. "Il sut s'assimiler tous les progrès faits de son temps et les traduire par de brillantes applications." Or la chimie fit à l'époque des progrès considérables : par exemple la distillation de la houille, les usines à gaz, la récupération des produits de distillation, benzène, naphtalène, anthracène, etc., qui seront les bases sur lesquelles se construira la chimie des colorants synthétiques, l'apparition (1859) des premiers de ceux-ci ; le triomphe de la notation atomique qui permit la création d'une chimie moderne et la découverte de la constitution des colorants naturels, etc.

Les travaux de Camille Koechlin portèrent, tout naturellement, sur les problèmes posés par l'industrie de l'impression : recherche de la constitution des colorants naturels utilisés alors sur les mordants, et plus particulièrement sur les mordants de chrome, sur leur fixation et sur le lavage des pièces mordancées.

Pour éviter que du mordant insuffisamment fixé ne tombe dans les bains de lavage et même se fixe sur les parties non imprimées des pièces, on avait pris l'habitude, dès la fin du XVIII^e siècle, de bouser les pièces mordancées avant de les teindre, c'est-à-dire on les passait par un

bain chaud contenant de la bouse de vache. Celle-ci agissait en détergent et fixait les quantités de mordants qui se détachaient des pièces. A cet effet, toutes les fabriques d'indiennes entretenaient une étable avec un certain nombre de vaches destinées uniquement à produire de la bouse.

Ce fut Camille Koechlin qui montra, par un important travail exécuté en partie avec Achille Penot, que la bouse n'agit que par l'albumine qu'elle contient. Dès lors, on put obtenir le même effet avec d'autres albumines végétales, par exemple avec un bain de son, ce qui permit de supprimer les étables à vaches dans les usines. Camille Koechlin fut aussi l'inventeur d'un grand nombre de procédés conduisant à des "genres" nouveaux qui firent le succès des différentes maisons où il servit.

On peut dire, sans risques d'exagérer, qu'il fut sans doute le premier chimiste d'impression de son temps. Membre du Comité de Chimie qui était devenu, avec l'Ecole de Chimie de Mulhouse, le centre principal de la chimie textile de l'époque, il aimait retrouver, après les séances, ses collègues en des réunions intimes chez lui à la Cour des Chaînes, réunion qui furent très appréciées. Esprit brillant, souvent imprévu et paradoxal, il charmait par sa conversation et par l'étendue de ses connaissances.

Sa simplicité et sa bonté attiraient tout naturellement l'amitié. A l'usine, il aimait se pencher avec compréhension sur le sort de ses collaborateurs les plus simples et soulager les infortunes dont il avait connaissance. Sa générosité dépassa souvent ce que ses moyens pouvaient lui permettre. Aussi, fut-il l'homme aimé de tous sinon de la fortune. Il fut le patron social dans le meilleur sens du terme.

N.B. : La fin de "La lignée des Koechlin chimistes" consacrée à Horace Koechlin (357) est reportée au prochain Bulletin.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE DOROTHEE KOECHLIN-SCHWARTZ
LES KOECHLIN ECRIVENT AUSSI !

Cette fois-ci notre rubrique littéraire n'est pas consacrée à un "auteur KOECHLIN", mais à un "sujet KOECHLIN", je veux dire un livre écrit sur l'un des membres de notre famille. Il s'agit d'Alphonse (1885 - 1965) (1), qui fut pasteur à Stein en Suisse, puis secrétaire, et enfin président, du "Kirchenrat" de Bâle. Il joua un rôle très important dans la Fédération des Eglises protestantes de Suisse, lesquelles jusque-là indépendantes les unes des autres, ressentirent avant la guerre le besoin de s'unir en face des menaces croissantes du national-socialisme.

(1) Généalogie 538-1

PHOTO

Lorsque la guerre fut déclarée, KOECHLIN, courageux et clairvoyant, adopta les mêmes positions antinazies que Karl Barth, proclamant très haut le droit à la liberté de conscience et d'expression, c'est-à-dire, à l'époque, le droit des Eglises à informer nettement les fidèles des dangers du nazisme.

Koechlin joua aussi un rôle important dans l'accueil des réfugiés juifs qui se pressaient aux frontières de la Suisse, Il intervint auprès du gouvernement fédéral afin que le pasteur Boegner fût reçu auprès des autorités et écouté : celui-ci s'efforçait, en France, à la tête de la CIMADE, de sauver un maximum de ces juifs clandestins et condamnés à mort. Or les autorités suisses les refoulaient à la frontière, par crainte des représailles d'Hitler ; la Suisse n'était pendant la guerre qu'un très petit pays encerclé, à la merci des puissances de l'Axe. Koechlin et les autres savaient donc qu'ils prenaient des risques en hébergeant les réfugiés, et leur courage méritait d'être rappelé.

Plus tard, notre cousin eut une attitude œcuménique très positive, d'abord en apaisant les querelles naissantes soulevées par la canonisation, à Rome, du frère Nicolas de Flüe. Ensuite, en développant l'Union Chrétienne des Jeunes Gens", dont on connaît plus encore la branche américaine : Y.M.C.A. (Young Men Christian Association).

Le livre, écrit par Henri d'Espine, n'a rien d'exceptionnel au point de vue littéraire ; il est facile à lire et assez court ; on y sent l'admiration et l'affection de l'auteur pour KOECHLIN, mais avec sobriété. Henri d'Espine fait une très large place aux citations d'Alphonse KOECHLIN, ce qui permet d'être en contact direct avec sa pensée et son style.

L'impression générale qui ressort du livre - ainsi que de la photo -, est celle d'un homme d'une grande intégrité, d'un esprit avancé très loin dans la lumière de la Vérité.

J'ai été personnellement très heureuse de lire ce livre, et je suis fière d'appartenir à une famille qui compte des gens de cette qualité. A vrai dire, j'aurais aimé trouver plus de détails familiaux, familiaux et personnels sur notre cousin, mais enfin, le livre, tel qu'il est écrit, tient debout, et a le mérite de rendre hommage à quelqu'un qui ne devait pas être oublié, et qui a certainement eu un grand rayonnement spirituel sur son entourage.

Si le mariage de mes parents m'a fait naître catholique, je ne m'en sens pas moins très proche de la religion protestante qui était celle de mon père, et de la foi d'un homme tel qu'Alphonse KOECHLIN.

A ceux de nos cousins qui se trouveraient, comme moi, au carrefour de plusieurs confessions à la suite des hasards familiaux, je crois que je peux recommander ce livre sur Alphonse KOEHLIN, qui a quelquefois le même ton et la même hauteur de vues que les célèbres "Lettres de Pierre", tout à fait remarquables par leur œcuménisme large et lumineux.

Henri d'Espine : Alphonse KOEHLIN, pasteur et chef d'église.
Editions [Labor et Fides](#) - Genève.

LES KOECHLIN DE L'ATOME

Parmi les Koechlin des générations récentes, certains sont des scientifiques. En particulier, quatre d'entre eux : Yves (371-5) - Marc (2009) - Jean-Claude (2033) et François (2049), ainsi que Jean Chenouard (fils de Gertrude Koechlin 421-2) et cousin de Jean-Claude, travaillent au Commissariat à l'énergie atomique (CEA), chacun d'ailleurs dans une spécialité bien distincte.

Il nous a paru intéressant pour les lecteurs du Bulletin de leur apporter des réflexions de ces "koechlin de l'Atome" tirées de leurs vies professionnelles. Elles ont été élaborées sous forme d'interviews et nous les avons seulement transcrites sous une forme plus "comestible" et discutées ensuite avec les intéressés (l'étymologie de notre nom n'implique-t-elle pas ce travail de cuisiniers ?)

La première d'entre elles, qui suit, celle de Jean-Claude Koechlin par Jean Chenouard, soulève des problèmes qui donnent lieu à des polémiques en France et dans les autres pays industrialisés (ainsi d'ailleurs que dans notre équipe de rédaction elle-même !). Nous devons donc la faire précéder de la formule consacrée : "Les opinions exprimées dans ce qui suit n'engagent que leur auteur".

Interview de Jean-Claude Koechlin (par Jean Chenouard)

J. Ch. : Je commence par la question rituelle : Jean-Claude, qui es-tu ?

J-C K. : J'ai fait mes études d'Ingénieur à l'Ecole Supérieure d'Electricité, juste après la Libération ; puis j'ai voulu sortir de l'hexagone, voir d'autres pays et d'autres gens. D'où mon service militaire dans la Marine, et ensuite plusieurs années de prospection pétrolière – chez Schlumberger – qui m'ont notamment conduit à Madagascar et au Mozambique, pays alors à peu près inconnu des Français.

Revenu en France en 1954, je désirais un emploi plus sédentaire, dans un secteur pas trop conventionnel et tourné vers l'innovation. Et c'est ainsi que je suis entré au CEA, où j'ai d'abord été affecté, à Saclay, à un service de recherches expérimentales sur le physique des réacteurs nucléaires.

C'était une époque passionnante de la recherche scientifique : il s'agissait en quelque sorte de pacifier - dans la France alors en reconstruction - cette énergie toute nouvelle et fabuleuse, et de le faire par nos propres moyens puisque les Anglo-Saxons conservaient alors jalousement secrets tous les résultats déjà acquis. Il fallait donc re-découvrir et ré-expérimenter tous les phénomènes de base.

Ces années 50 ont été parmi les plus exaltantes de ma carrière.

J. Ch. : Et maintenant, que fais-tu ?

J-C K. : Après ces années de laboratoire, j'ai été amené à m'occuper d'énergie atomique sur le plan international, et j'ai été ensuite le conseiller de plusieurs personnalités, ce qui m'a conduit - tout en restant sur le plan scientifique - à côtoyer les aspects politiques.

Maintenant, depuis quelques années, mon activité porte sur le problème spécifique de la sécurité nucléaire, c'est-à-dire l'ensemble des mesures à prendre pour protéger l'homme et l'environnement contre les risques de l'énergie nucléaire.

J. Ch. : Une partie de l'opinion conteste, en France et dans d'autres pays, le développement de l'énergie nucléaire. Qu'en penses-tu ?

J-C K. : A vrai dire, pour les spécialistes qui m'entourent et pour moi-même, cette contestation est vraiment surprenante, car elle ne nous paraît pas reposer, sur des bases rationnelles, tout au moins chez ceux dont la contestation n'a pas de caractère politique. Je m'explique : Pour la plupart des activités industrielles nouvelles, le problème de la sécurité n'a jamais été un sujet de préoccupation dominant, et il a, en général, fallu des accidents ou même de vraies catastrophes avec de nombreux morts pour qu'il soit enfin examiné - ce fut le cas successivement pour les chemins de fer, les mines de charbon, l'industrie chimique, l'aviation, pour ne citer que les principales.

Dans le nucléaire, c'est le processus inverse qui a été adopté : dès le stade des recherches de base, une attention extrême a été portée aux effets biologiques des rayonnements ionisants et aux mesures à prendre pour s'en protéger et pour prévenir les accidents. Tant et si bien que dans les statistiques d'accidents, les installations nucléaires se situent, sur le plan de la fréquence et de la gravité des accidents du travail, tout en bas de l'échelle, à la même place que l'industrie du vêtement, considérée comme l'une des moins dangereuses. Aucune activité humaine nouvelle ne s'est autant préoccupée de la sécurité des hommes et de la protection de l'environnement ; la preuve en est qu'avec plus de 200 réacteurs de forte puissance en fonctionnement dans le monde, il n'y a pas eu à ce jour un seul accident ayant produit de dommage significatif, soit au public, soit à l'environnement.

J. Ch. : En France, le grand public a été très frappé par l'accident de Harrisburg aux Etats-Unis. Sommes-nous à l'abri d'un tel accident ?

J-C K. : Dans aucun domaine, on ne peut se considérer [comme \(je supprimerais ce « comme » qui ne rajoute rien à la phrase, si ce n'est une répétition\)](#) à l'abri d'un accident, mais comme je viens de le dire, tant de précautions ont été prises en matière de production nucléaire, les exigences imposées aux constructeurs et aux exploitants sont si sévères que les risques, relativement à priori, sont finalement plus faibles que pour les sources classiques de production d'énergie, notamment le gaz et le charbon.

Pour en revenir à Harrisburg, l'accident a été très important pour la société qui possède la centrale (elle est gravement endommagée), mais il n'a produit aucun préjudice sanitaire ni au personnel de la centrale, ni aux habitants du voisinage, ni à l'environnement. Et souviens-toi de tout le drame qu'en ont fait la presse, la radio et la TV, toujours avides de sensationnel ; [c'est \(je remplacerais par "ce sont"\)](#) elles qui sont responsables des sentiments d'angoisse et d'insécurité qui se sont alors répandus dans l'opinion !

Cet accident est principalement dû à des défaillances humaines : le personnel de la centrale qui appartenait à une petite compagnie privée, a mal réagi, il semble avoir manqué de qualification et surtout de formation. Mais ceci vient renforcer notre conviction que la conception technique de sécurité est efficace puisque, malgré de graves erreurs humaines, aucun dégagement significatif de radioactivité ne s'est produit. Mais tu me demandais aussi si nous étions en France à l'abri d'un tel accident ?

Bien qu'il n'y ait jamais de sécurité absolue, je crois pouvoir dire que la probabilité d'un tel accident est plus faible en France qu'aux Etats-Unis, et ceci essentiellement parce que nos centrales nucléaires sont exploitées par une entreprise nationale, l'Electricité de France, dont la collaboration avec le CEA est étroite à tous les échelons et qui s'est dotée des moyens voulus pour donner à son personnel la compétence et l'expérience nécessaire. Ceci n'est pas pour accabler les Américains ! Il y a aussi chez eux des Compagnies productrices d'électricité très compétentes qui ont assuré une bonne formation à leur personnel.

J. Ch. : Peux-tu me dire si l'accident d'Harrisburg entraine dans les schémas d'accidents étudiés dans ton service, et dans le cas contraire, s'il vous a amenés à envisager des mesures de sécurité supplémentaires ?

J-C K. : Un accident est toujours très instructif, ainsi d'ailleurs que tous les incidents de fonctionnement, si petits soient-ils ! Tous sont notés et répertoriés, et ensuite analysés. Eh bien ! Il y a peu de cas où un accident grave n'ait pas été précédé par de petits incidents, précurseurs en quelque sorte ; d'où l'utilité de l'analyse de tous les incidents et des mesures prises ensuite.

L'accident de Harrisburg nous a donc apporté des enseignements, bien qu'il s'agisse d'un type de réacteur un peu différent des réacteurs français ; c'est ainsi que notre attention a été à nouveau attirée sur le problème de la fiabilité humaine, ce qui a amené :

- d'une part à décider certaines améliorations aux dispositifs de diagnostic, en vue d'aider les opérateurs à mieux comprendre ce qui se passe en cas d'accident.
- d'autre part à compléter la formation de ces opérateurs.

J. Ch. : Peux-tu me dire, en conclusion, ce que tu penses d'une façon générale du développement de la production d'électricité nucléaire dans le monde ?

J-C K. : Les pays développés et industrialisés ont une responsabilité à l'égard des pays du tiers monde dénués de ressources énergétiques. Je m'explique : les premiers sont une vingtaine, sur quelque cent cinquante nations, qui sont en mesure, grâce à leur haut niveau scientifique et technique, d'assumer les risques d'exploitation des grandes centrales nucléaires ; ce sont en même temps les plus gros consommateurs d'énergie.

Energie nucléaire mise à part, les autres sources d'énergie actuellement disponibles sont essentiellement l'eau, le charbon et le pétrole. L'énergie hydraulique, par sa nature même à des capacités limitées de développement, liées à la géographie de chaque pays ; le charbon et le pétrole restent donc les deux principaux combustibles. En ce qui concerne le pétrole, la demande très forte des pays industrialisés gros consommateurs concourt inévitablement à hâter l'épuisement des ressources et surtout - on l'a bien vu - à une montée des prix d'autant plus forte que des craintes de pénurie apparaissent.

Or ce sont actuellement les pays sous-développés les plus pauvres - qu'on qualifie parfois de "quart monde" - qui souffrent le plus de cette hausse considérable des prix du pétrole, sans pouvoir le remplacer par l'énergie nucléaire qui n'est pas encore à leur portée. Et ceci contribue à freiner chez eux, sinon à empêcher toute possibilité de développement.

A notre sens, et je reflète ici l'opinion de la grande majorité des spécialistes, le recours à l'énergie nucléaire dans les pays développés contribue en fait à une meilleure solidarité internationale en matière d'énergie, puisqu'il devrait tendre à freiner la hausse du prix du

pétrole, à en retarder la pénurie et donc à le rendre accessible à des pays qui en ont un besoin crucial pour leur développement.

C'est l'une des raisons pour lesquelles j'aime mon métier, car j'ai le sentiment de participer, non seulement à une œuvre utile pour la collectivité nationale, mais aussi à une entreprise fructueuse pour la coopération internationale.

MAURICE KOECHLIN EN AUDIOVISUEL !

Les lecteurs de l'article "Maurice Koechlin et la Tour Eiffel" du premier Bulletin sont maintenant en mesure d'avoir une vision plus concrète du grand ingénieur.

Le Musée Grévin a, en effet, monté au Forum des Halles à Paris, un spectacle audiovisuel de 20 tableaux sur le thème : "L'Actualité à Paris 1885-1900- La Belle Époque". Le quatrième de ces tableaux montre Maurice Koechlin, debout, à côté de son patron, Gustave Eiffel, assis et répondant à des questions d'un journaliste, pendant que leur Tour se construit peu à peu dans le fond.

LA PRONONCIATION DE NOTRE NOM (suite)

L'article de Jean Koechlin (2034) paru dans le précédent Bulletin nous a valu une lettre de Beat Koechlin (3024) :

" Chers éditeurs,

J'ai lu avec intérêt tous les bulletins et je vous félicite de votre travail.

Quant à l'article de notre cousin Jean (2034) sur la prononciation de notre nom je ne peux pas m'empêcher d'y répondre.

Ce que notre cousin dit de la prononciation de notre patronyme en France, c'est - excusez-moi - un peu ridicule du point de vue d'un étranger non francophone. N'oubliez pas que vous portez tous, chers cousins en France, un nom allemand. Vous savez aussi bien que moi ce que Koech - lin veut dire. Pourquoi alors insister sur une prononciation qui renie complètement cette origine allemande ? Du reste, la prononciation des deux voyelles oe comme é ne se justifie pas du tout. Les exemples cités sont, sans exception, des mots grecs. Mais puisque nous ne sommes pas d'origine grecque, il faut prononcer le oe comme ö ! Le oe dans le nom du grand poète allemand Goethe est également suivi de deux consonnes. A ce que je sache, on dit Göte en France et non pas Guéte. - En ce qui concerne le ch, notre cousin n'a pas d'arguments convaincants non plus. Là encore, il cite des mots étrangers, des mots qui portent le ch au début (son initial !). Une vraie comparaison me semble impossible. Il n'existe pas de mots français de ce genre. Voilà encore l'origine allemande qui devrait servir de règle.

Il se trompe, notre cousin Jean, en croyant que nous, les Koechlin de Suisse alémanique, n'avons pas de ces problèmes-là. Il y a d'abord les problèmes de la manière d'écrire Koechlin. On fait de nous le plus souvent un Köchlin, parfois même un Köchli. Car il faut se rendre compte qu'il existe dans la région argovienne, lucernoise et zurichoise beaucoup de Köchli qui du premier coup d'oeil n'ont rien à voir avec nous, les Koechlin de Mulhouse. Mais qui sait, peut-être que nous sommes la même famille de souche zurichoise, quoique chez les Köchli il n'y ait guère des docteurs, des directeurs et des industriels, mais des chauffeurs et des mécaniciens. - Mais il y a aussi un problème de prononciation.

Dans notre région on nous appelle toujours Köööchli. Faut-il se fâcher de cela ? Mais non ! Il serait intéressant de savoir comment nos cousins dans les autres pays sont appelés : que font par exemple les Hollandais de notre patronyme, et les Viennois, et les Péruviens, et les Américains..."

Jean Koechlin, à qui nous avons communiqué cette lettre, nous a répondu :

"L'origine d'un nom ne détermine pas obligatoirement sa prononciation. Parlez de "Schnäidre", au Creusot, personne ne vous comprendra. Dites "Schnédère", à la bonne heure ! Chacun connaît. Il est vrai que c'est un industriel, et un directeur aussi.

Les mots cités, auxquels on peut ajouter "technique", "autochtone", "arachnéen"... (où le ch n'est pas le son initial) ont peut-être une origine grecque, mais ne sont pas davantage des mots étrangers que l'essentiel de notre langue qui est bien d'origine gréco-latine.

Goethe est resté allemand, tandis que les Mulhousiens sont français depuis 1798. Avec ensuite quelques problèmes frontaliers (3 guerres, 48 ans d'occupation) qu'on a bien cherché à oublier

comme tout le monde, mais pas au point de revenir à la prononciation germanique de notre patronyme. Chauvinisme peut-être ? Que Beat excuse cette faiblesse de ses cousins francophones qui préfèrent rester des "Kéklin".

Un autre cousin (Marc 2009) a soulevé la question de l'orthographe de notre nom : KOECHLIN (O et E liés, comme sur la première page de ce Bulletin) ou KOECHLIN (O et E séparés).

Après consultation avec Jean Koechlin, il semble possible de répondre que les deux variantes sont utilisées, avec peut-être une légère prédominance pour la seconde. Cette dernière (O et E séparés) devrait prévaloir, parce qu'étant la seule compatible avec les techniques modernes (dactylographie - informatique).

UN REPERTOIRE DES RUES KOECHLIN (suite)

Le Bulletin n° 4 demandait qui était Gabrielle Koechlin, dont une avenue de Mulhouse porte le nom. Plusieurs cousins et cousines, qui l'ont connue, nous ont fourni d'amples détails sur sa vie :

Fille unique d'Emile Koechlin (n° 365) - fils d'un des "Frères Koechlin" - elle était née à Mulhouse en 1876 et y a vécu jusqu'en 1939 ; elle s'est alors installée en Suisse, à Vevey, mais revenait régulièrement séjourner à Mulhouse après la guerre. Elle est morte à 88 ans à Vevey laissant le souvenir d'une grande générosité, (et aussi de sa passion pour les fleurs et les chats !)

Elle avait hérité de ses parents un important patrimoine immobilier comprenant :

- la vaste propriété du "Mont des Roses", sur la colline au sud de la ville, où elle a longtemps vécu avec sa mère et dont elle a fait don à la Société Industrielle de Mulhouse pour en faire un Foyer d'étudiants.
- une propriété au nord de la ville, appelée "Le Wolf".
- au sud de la Gare, le vaste domaine de "la Wanne", qui a été cédé en 1954 à la ville de Mulhouse et ensuite lotie. C'est l'allée principale de la cité résidentielle construite à la Wanne qui porte son nom.

Comme nous le demandions, plusieurs cousins ou cousines nous ont signalé d'autres rues Koechlin, à ajouter à celles qu'énumérait le précédent bulletin :

- A Belfort, une rue Georges Koechlin. C'est le n° 375, beau-frère de Louis Andrieux (voir Généal. 1914-75 p. 49 et Bulletin n° 3 page 14), père d'Alfred et Hubert, constructeurs de la "voiture Koechlin" (voir par ailleurs). Il avait créé et dirigé une entreprise à Belfort, dont il était devenu un notable.

- A Thaon-les-Vosges, une rue Horace Koechlin : c'est l'éminent chimiste (n° 357) dont nous parlera Philippe Brandt dans le prochain bulletin.

- Au Havre, une rue Ferdinand Koechlin (n° 159), filateur de coton devenu commissionnaire dans cette ville, où ont ensuite vécu deux de ses fils.

- Au Rayol-Canadel (Var), une avenue Charles Koechlin. Le compositeur (n° 371) y avait en effet, une propriété comme à Villers-sur-Mer (voir précédent Bulletin).

- A Alger, une rue "Koechlin, compositeur" qui pose un problème : une de ses filles nous dit que Charles Koechlin a effectivement séjourné à Alger en 1937, notamment pour y faire une conférence. Mais est-il le "parrain" de cette rue ? En effet, un autre Koechlin (non identifié dans la Généalogie de 1914 - qui le trouvera ?) a habité avant 1900 une "Villa Koechlin" (dont la plaque existait encore il y a 20 ans) dans le Ravin de la Femme Sauvage ; il avait créé une champignonnière à Hydra et possédait également des exploitations de liège. Ne serait-ce pas plutôt à lui que la rue doit son nom ? Mais alors, pourquoi "Koechlin, compositeur" ? Le saurons-nous jamais, et d'ailleurs, la rue a-t-elle conservé ce nom ?

- A Lyon, il y aurait eu une rue Koechlin près de la gare des Brotteaux, mais existe-t-elle encore ? Un cousin lyonnais peut-il le dire ?

- Enfin, à Lindau, (en Autriche, au bord du Lac de Constance ou Boden See), il existe un quartier Koechlin, dû à l'existence autrefois d'une filature et teinturerie installée par Koechlin Baumgartner et Cie et maintenant disparue. Le nom de Koechlin, lui, n'a pas disparu : un hôtel porte ce nom, ainsi qu'une halte d'autobus.

A signaler que l'importante société textile Koechlin - Baumgartner et Cie existe toujours : rattachée au groupe DMC (Dollfus Mieg), elle possède toujours l'usine de Loerrach (Pays de Bade, près de Bâle), créée autrefois par Nicolas Koechlin (n° 73) et son frère Pierre (n° 74). Elle restera bientôt la seule affaire industrielle portant le nom de Koechlin, lorsqu'aura disparu à Masevaux le tissage Napoléon Koechlin, que le groupe Boussac - Saint Frères (Willot) va fermer.

ENCORE UN KOECHLIN INCONNU

On m'a signalé la présence, en 1979, sur les hauts plateaux de Bolivie, d'un certain MATHIAS Koechlin, expert en agronomie, envoyé d'un organisme suisse d'aide au tiers monde. Il serait âgé de 30 à 40 ans et sa femme est originaire d'Andalousie (Espagne).

La Généalogie 1914 - 1975 ne contient aucun MATHIAS parmi nos cousins notamment parmi ceux de la Suisse (c'est parmi les descendants du pasteur ALPHONSE 538-1 que j'avais pensé le trouver).

Quelqu'un a-t-il entendu parler de ce MATHIAS, ou l'a-t-il rencontré ? Quelle est sa filiation ?

P.K.

MERCI

C'est à Madame Philippe Koechlin-Schwartz (2004) que nous devons les détails sur la course automobile Paris - Bordeaux - Paris - (ci-dessus pages 3 et 4), dont elle a bien voulu aller prendre copie à la Bibliothèque Nationale, ainsi que la photocopie de la voiture. Qu'elle en soit remerciée !

GENEALOGIE 1914 - 1975

Modification du numérotage de la XV^e Génération

Cette proposition de modification des numéros 3000 de la Généalogie d'Henry Koechlin n'a suscité aucune observation.

Elle peut donc être rendue définitive et les corrections être portées sur la Généalogie.